

Yves Bonnefoy ou la mort vivante

Michel van Schendel

Volume 3, Number 3-4 (15-16), May–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van Schendel, M. (1961). Yves Bonnefoy ou la mort vivante. *Liberté*, 3(3-4), 654–657.

Yves Bonnefoy ou la mort vivante

Dans un chapitre de "L'IMPROBABLE" consacré à l'oeuvre de Gilbert Lely, poète et historien littéraire, Yves Bonnefoy note qu'elle a été fécondée par "des échanges intervenus entre l'esprit de poésie et l'esprit d'enquête méthodique". Ce propos, nous pourrions le poursuivre avec beaucoup de certitude en parlant d'Yves Bonnefoy lui-même.

On se rappelle avoir lu de ce poète deux recueils, "DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE" et "HIER RÈGNANT DÉSERT". Deux recueils exemplaires, le premier surtout, par la densité d'une pensée et par la nouveauté d'une poésie qui, au reste, permet à Bonnefoy de vérifier et de continuer une longue tradition française : celle de Maurice Scève et de l'École de Lyon du XVI^e siècle, celle de Racine par la hauteur résumée du verbe, celle de Baudelaire et celle de Mallarmé, celle de Paul Valéry aussi bien, en dépit de l'esprit de jeu et de clarté rationnelle qu'en un temps comme celui-ci Bonnefoy a raison de lui reprocher, mais celle de Paul Valéry quand même par la recherche d'une austérité intemporelle à laquelle, selon des routes plus convaincantes, le poète de Douve tend également.

Yves Bonnefoy s'est fait le poète de la mort. Mais, si je puis dire, d'une mort *vivante*. Cette mort, par l'absence totale qu'elle crée, est intégralement la mémoire de ce qui fut, et cette mémoire est un renouveau. Elle se souvient pour l'instant présent, lequel, en vérifiant la mort et sa mort même, la contredit sans cesse en projetant un réel encore à venir. Elle est acceptation de la limite et, par là, acceptation d'une autre limite, celle-ci future, et refus déjà de la première. On ne peut autrement comprendre ce poème, par exemple, tiré du "MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE" : "*Vrai Nom*".

*Je nommerai désert ce château que tu fus,
Nuit cette voix, absence ton visage,
Et quand tu tomberas dans la terre stérile
Je nommerai néant l'éclair qui t'a porté.*

*Mourir est un pays que tu aimais. Je viens
Mais éternellement par tes sombres chemins.
Je détruis ton désir, ta forme, ta mémoire,
Je suis ton ennemi qui n'aura de pitié.*

*Je te nommerai guerre et je prendrai
Sur toi les libertés de la guerre et j'aurai
Dans mes mains ton visage obscur et traversé,
Dans mon coeur ce pays qu'illumine l'orage.*

Il y a ici et tout au long de l'oeuvre, avec une convaincante continuité, une dialectique de la mort et de la vie, de l'immobilité et du mouvement s'unissant dans le possible, au seuil duquel s'arrête pourtant Bonnefoy. Il s'y arrête parce qu'il se refuse les dons de prophétie, mais il pose les questions qui entraînent l'adhésion au mouvement incessant de ce qui sera.

Il le fait, il annonce ce mouvement de l'immédiat et du futur, par la ponctuation de l'immobilité. Une parole en effet immobile, soucieuse de sa mesure, de sa mort apparente, de son éternité, un archétype de parole, mais où, par contraste et par volonté, *ce qui n'est pas dit* se creuse une situation mouvante qui fait en fin de compte la nécessité du poème. Encore une fois cette nécessité est de poser les questions. C'est le mérite essentiel de Bonnefoy qu'aujourd'hui de les poser et de découvrir le seuil où demain il faudra bien que la poésie s'engage. Mérite de la pensée : elle fait le point et fait le tri. Mérite aussi par rapport à une civilisation, la nôtre, dont le dépérissement et la stagnation ne retrouvent vigueur qu'en prenant conscience d'une mort toujours refusée par l'Histoire de notre Pensée. La mort ne fait pas un problème de ce que nous sommes, elle fonde notre réalité sensible qui n'a pas besoin, pour être, de se rationaliser dans les compartiments de la pensée logique. Mais la mort, qui n'est pas un problème, qui n'est pas une métaphysique, qui n'est pas une transcendance, est une inquiétude et, comme telle, projette une nouvelle vie terrestre dont elle est le départ.

Ceci, que l'on trouve chez "Douve" et dans le "désert" de la poésie de Bonnefoy, on le trouve aussi dans son essai récent "L'IMPROBABLE". Aussi n'est pas le mot juste. L'essai n'est pas pour Bonnefoy une activité séparée. Il ne l'est jamais, et aujourd'hui moins que jamais, chez de véritables poètes, c'est-à-dire des penseurs, comme certains critiques encore soucieux de catégories rationnelles et de genres préétablis pourraient penser pourtant qu'il est. L'essai chez Bonnefoy précède et continue la poésie. Il se mêle à elle et l'unit. Il est en somme de la poésie où l'apport de la pensée est non pas plus important mais formellement plus appuyé. La méditation de "Douve" et du "désert" est donc celle de L'IMPROBABLE : la méditation sur la mort. Comme chez le vieux Montaigne, la mort doit être apprise. Son absence doit devenir familière pour qu'elle devienne ce qu'elle est : une présence. Une absence douloureuse parce qu'on la redoute et que l'on s'édifie contre elle. Mais une présence apaisante parce qu'en réalité elle signale le mouvement des choses les plus nues, qui seules devraient compter et seules devraient autoriser l'acceptation de la mort comme de la vie.

Ce sens aigu de la disparition est un humanisme intégral. Il ne fonde pas une vision religieuse de l'univers. Bonnefoy ne croit pas à l'au-delà, de la même manière qu'il est sceptique à l'endroit de la pensée conceptuelle, laquelle est pour lui une déraison s'efforçant de bâtir une éternité illusoire contre la mort, — en ce que les significations sont abstraites, et stables les systèmes. Bonnefoy ne croit pas à l'éternité. Il croit seulement à l'instant, à la mort de l'instant donc. Il lui avoue cependant une neuve éternité. C'est que, précisément, l'instant meurt. Mort, il est une mémoire et il l'est pour

l'instant suivant. Il se meut dans la suite des instant qui accueillent différemment cette mémoire, et il donne toujours la même image, invariante et nouvelle, de ce qui vécut. Ainsi la mort féconde-t-elle l'ancien vivant et donne vie nouvelle, mais terrestre, à ce qui est mort. C'est par leur fragilité que les choses sont, c'est par leur fragilité, leur mort qu'elles sont aussi éternelles. En ce sens il y a en Bonnefoy un amour avoué de l'intemporel. Mais l'intemporel n'est pas une catégorie métaphysique *opposée* au temps, comme dans la pensée dualiste. Il est le sens, il est la somme, et en art la cristallisation, du mouvement du temps qui se fait mieux saisir du fait de cette cristallisation.

Il faut insister sur ce point. Il est l'aboutissement très cohérent, en art, de toute une méditation sur la mort. La pensée de Bonnefoy, mais son art aussi et du même mouvement qui féconde une pensée faite poésie, opte pour le parti de l'austérité. C'est en lui un choix nécessaire. Pour le comprendre, on peut lui appliquer la distinction qu'il fait lui-même entre drame et tragédie. La poésie, c'est le drame. La sienne surtout. Le drame est la mort des choses, leur temps fluide, — la mort, l'inefficacité du langage : son temps fluide aussi. Le drame, c'est la pierre secrète dans son immobilité qui émeut le temps. Mais la tragédie, elle est le contraire, — et le reflet d'une conception morale de l'univers où la fragilité des choses et l'éternité s'opposent absolument et s'épuisent mutuellement, dans une perte totale que la mort réelle contredit. L'art de Bonnefoy, c'est le drame. La conscience de la limite. La conscience du manque. Cette conscience est créatrice.

Plus le poète applique à l'écriture cette conscience, plus il sait, par exemple, "l'incapacité fameuse du langage à exprimer l'immédiat", plus aussi il fait du langage un auxiliaire créateur de l'immédiat qui est la vie et la mort même. Car si, en tant que tel, le langage est une abstraction de nos sensations, du moins par la connaissance de ce qu'il est ou n'est plus peut-il éprouver les réalités qui lui échapperaient autrement. La vie et la mort immédiates, le mouvement de l'homme et la renaissance des civilisations s'expriment dans un silence qui s'étend à la frontière des mots, c'est-à-dire dans la nuit, dans ce que volontairement les mots ne nomment pas pour mieux l'entendre.

En poésie, deux attitudes terminales sont possibles. Elles se rejoignent. Ou bien le délire verbal, l'absence d'économie de l'image qui ainsi va se brûlant jusqu'au drame le plus vrai. Ou bien l'austérité verbale qui accueillant la nudité de la parole lui fait signifier, par absence, une infinité de possibilités, le délire de l'être.

Bonnefoy dit dans son premier recueil :

*L'orangerie sera ta résidence
Sur la table dressée dans une autre lumière
Tu coucheras ton coeur.
Ta face prendra feu, chassant à travers branches.
Douve sera ton nom au loin parmi les pierres,
Douve profonde et noire,
Eau basse irréductible où l'effort se perdra.*

Michel van SCHENDEL

Ecole laïque, école du peuple

Par Robert Escarpit,
Collection : Questions d'actualité.
Calmann-Levy Ed.

—“Toute la querelle scolaire française baigne dans le verbalisme. Jamais peut-être le sens des mots n'a été sollicité avec tant d'ingéniosité, jamais leurs nuances n'ont été l'objet d'analyses aussi subtiles.”

Ainsi débute le livre de Robert Escarpit sur la question laïque en France. J'ai choisi de reproduire ce premier paragraphe parce qu'il n'a pas encore son plein sens au Canada. Nous pouvons nous faire pleine confiance, aux uns comme aux autres : ce paragraphe prendra son sens ici aussi, malheureusement. Nous avons bien commencé. Ce paragraphe-ci mis à part, le reste du livre a été écrit pour nous, et il n'y a qu'une seule personne qui ne semble pas s'en douter : l'auteur lui-même. Aux amateurs de sensations fortes, je signale que le Canada se trouve cité quelque part, et j'en ai peur, en assez mauvaise compagnie, mais j'ai l'impression que c'est un peu par hasard et sans intention précise.

Ce premier paragraphe me permet aussi d'indiquer tout de suite ce qui est sans doute le plus fructueux dans cet ouvrage, de notre point de vue : la parfaite inutilité qu'il y a à dissocier le problème français et le problème canadien. Il n'y a pas trente-six débats sur la laïcité : il n'y en a qu'un. Mais, aux prises pour la première fois (durant notre génération) avec ce débat, notre esprit “fuit” dans tous les sens; il cherche des échappatoires, et d'instinct, croyant faire des découvertes, retrouve les défaites ou arguments dilatoires déjà cent fois employés ailleurs.

De tous ces arguments je n'en ai entendu qu'un seul jusqu'à présent qui me paraisse original. Certains Canadiens se résignent à l'idée de l'école laïque, ou même la préconisent “pour encourager tous les bons étrangers